

LES TRAUMATISMES DANS LA CURE ANALYTIQUE
Bonnes et mauvaises rencontres avec le réel

Les 16 et 17 novembre 2013

43èmes Le blog

[Les 43èmes »](#)

[Les chroniques du Comité scientifique »](#)

[Bibliothèque »](#)

[Comment l'abordent-ils ? »](#)

[Traumatismes de la vie quotidienne](#)

[Ça mord à Baltimore »](#)

[ψ »](#)



« Le traumatisme économique est contagieux ». Trois questions à Yann Moulier-Boutang

Yann-Moulier Boutang est normalien, philosophe, sociologue, professeur des universités en sciences économiques. Il enseigne, entre autres, à Paris et Shangai. Il est auteur de, notamment, Le capitalisme cognitif : la nouvelle grande transformation (Éd. Amsterdam, 2007) et de L'abeille et l'économiste (Éd. Carnets Nord, 2010). Un entretien d'Éric Laurent et Gilles Chatenay avec celui-ci est paru dans « Qui a peur de l'économie ? », La Cause freudienne n° 59, février 2005 et 60, juin 2005. Et un entretien des mêmes et Jacques-Alain Miller, « Numérique et biopouvoir », dans Multitudes n°21, juin 2005.

Gille Chatenay : Qu'évoque pour vous le terme de « traumatisme » ?

Yann Moulier-Boutang : *Trauma* : j'ai fait du grec ! Je me souviens que le trauma est une blessure physique, et pas un dolos, un dol, un piège engendrant la tromperie. Mais en Droit civil, le dol est une « manœuvre frauduleuse cherchant à porter préjudice aux intérêts de quelqu'un en l'incitant à accepter des conditions désavantageuses. » – comment ne pas penser aux subprimes, par exemple, dols qui ont, pour beaucoup, fait traumatisme ?

À la Spinoza : qu'est-ce qui convertit une douleur externe, corporelle, en douleur interne ? Quel piège, ou tromperie, à de l'exogène confère du pur pathéin, de la souffrance : quelque chose d'interne, d'actif ?

Pourquoi quelque chose d'accidentel, d'externe, qui ne peut que m'affecter mais pas me muer en sujet blessé, se transforme-t-il en ce que les gens, par la dégradation de la psychanalyse en psychologie et en sens commun, appellent un traumatisme enfantin, originel ? Qu'est-ce qui en moi, en nous, désire, veut être blessé quitte à fabriquer de la blessure là où il n'y en avait pas, ou à doter cet accident sembebekotos et accidentel en substantiel, upokeimenon, en providence personnelle, en fatum – en destin ?

La jalousie est une passion traumatique.

G. C. : Et pour l'économiste ?

Y. M.-B. : Ce serait, par exemple, une déchirure du lien entre le présent et le futur – Keynes définit ainsi la monnaie – donc de la confiance.

Par exemple l'hyperinflation, en 1923 en Allemagne, a constitué un traumatisme qui se traduit par un attachement maladif des Allemands à la stabilité monétaire et à une monnaie forte.

Le traumatisme n'est pas en soi constitué par le phénomène assez classique de la monnaie fondante, que la France a connu plusieurs fois au cours de son histoire monarchique et républicaine, mais par ses conséquences dans la tête des gens (le nazisme, mais aussi le cycle du Ring de Wagner), même si elle sont totalement irrationnelles voire carrément délirantes.

La séquelle ne guérit pas ou continue à produire des effets alors que la blessure n'existe plus.

Le traumatisme économique est contagieux, il procède par association, par métonymie. Le caractère moutonnier des comportements boursiers (des boursicoteurs) fait que toujours une cause inassignable surgit pour justifier la dilacération de la confiance et du lien.

G. C. : La crise actuelle fait traumatisme pour les populations, et on accuse la toute-puissance de la finance. Celle-ci est-elle le nouveau réel de l'économie ?

Y. M.-B. : La souffrance de la population se vit d'abord en première personne. Elle se

transforme en traumatisme pathologique quand le cycle de l'endettement ou du surendettement semble rendre impossible d'étaler la dette, de la repousser, de la dévaluer, et paralyse toute réaction. La violence du créancier (voir David Graeber, La dette, les premiers cinq mille ans, Melville Book, 2011, traduction française chez Des Liens qui Libèrent, Paris 2013) devient paralysante quand les institutions ne régulent pas la dette en autorisant la banqueroute, une réduction drastique de son montant par moratoire, ou en encourageant l'inflation ; et/ou elle le devient quand elle rencontre une disposition, un dressage, d'un habitus au désir de servitude, et en fin de compte vient se substituer à une dette plus fondamentale, symbolique, celle du sujet social qui doit à l'Autre – homme, institution, dieu, nature – quelque chose qu'il ne pourra jamais rembourser mais qui procède aussi d'une illusion religieuse. Là aussi voir Graeber pour remettre quelques pendules à l'heure du juste compte.

D'où un rapport ambigu à l'argent dont la propriété est de nouer ou dénouer la dette ; au taux d'intérêt qui est une façon de ramener le futur à du comptable et du fini ; et au pouvoir de l'argent d'engendrer du futur.

Fétichiser la finance, c'est ériger en pouvoir absolu le pouvoir créateur du crédit (l'offre de monnaie), le multiplicateur des fonds propres ou le pouvoir de levier maîtrisé par un circuit institutionnel.

Le vrai pouvoir – mais pas à l'infini –, c'est l'accord sur le futur, sur son prix, qui est un grand nombre construit en institutions. Ainsi l'État peut faire banqueroute, promulguer un moratoire de la dette, dévaluer, ou plus rarement réévaluer la monnaie par rapport à celle d'autres espaces souverains.

Ce n'est pas la finance en tant que telle.

La finance ne s'érige en pouvoir index de la vérité et de soi que parce qu'elle suit, mime les tendances de la société, du marché, et même la pollinisation des multitudes qui constitue un Eldorado après lequel court toujours un être léger et présent déguisé en homo oeconomicus insatiable.

Elle n'a un pouvoir en elle-même que pour autant que le secret, l'opacité technique, la peur, le couple défiance/confiance voilent son côté instrumental.

Sharing is caring!



You may also like:



Les membres de la commission des argonautes



« Une baffe ». Entretien avec un garçon de 13 ans



Les mots n'effacent pas le traumatisme. Interview de Philippe David, médecin gynécologue



Trois questions à Jacques Fredj, Directeur du Mémorial de la Shoah à Paris[1]



Eric Debarbieux : la parole de l'enfant a de l'importance



Le Journal des 43